

Je fais quoi ?

Samuel Path

Samuel Path, 22 ans, étudiant en informatique à l'INSA de Lyon (école d'ingénieur). Il est responsable de différents groupes de jeunes dans une Église Protestante Évangélique. Passionné par la Bible et par la communication, il fait tout ce qu'il peut pour présenter la pertinence du message chrétien dans notre contexte actuel.

S'il vous restait un peu moins d'un an à vivre, que feriez-vous du temps qu'il vous reste ?

Certains, voyant que leurs jours sont comptés, prendraient cette échéance comme une claque, un appel à se réveiller. « Comment ? Moins d'un an à vivre ? Mais c'est horriblement court pour découvrir tout ce que je voudrais découvrir, pour aimer tous ceux que je voudrais aimer ! » Ces personnes profiteraient de ces derniers mois pour croquer la vie à pleines dents comme elles ne l'avaient jamais fait auparavant. Elles chercheraient à aimer avec une passion renouvelée. Elles décideraient de renoncer à toutes distractions pour se focaliser sur les choses qui leur paraissent essentielles. Un an, c'est court, mais c'est assez pour accomplir de belles choses et pour finir la course en beauté !

C'est ce qu'a découvert Steve Jobs, l'ancien PDG visionnaire d'Apple, qui nous a récemment quittés. Il a été diagnostiqué avec un cancer en 2003, à l'âge de 48 ans. Après avoir échappé à la mort in extremis, il en tira des leçons de vie importantes. Il les partagea ensuite lors d'une cérémonie de remise de diplômes d'une université américaine prestigieuse. Dans son discours, il dit : « Votre temps est limité, ne le gâchez pas en menant une existence qui n'est pas la vôtre. [...] Ayez le courage de suivre votre cœur et votre intuition. L'un et l'autre savent ce que vous voulez réellement devenir. Le reste est secondaire.¹ » Son attitude et ses paroles ont inspiré beaucoup à vivre chaque année comme si c'était la dernière qu'ils vivraient. Et si les prédictions sur 2012 sont vraies, nous sommes précisément dans cette situation... Comment nous y prendre pour finir *notre* course en beauté ?

D'autres réactions sont possibles. À la vue du compte à rebours, certains perdraient toute retenue. L'annonce d'une telle nouvelle serait l'opportunité parfaite pour réaliser tous leurs fantasmes. Le mot d'ordre deviendrait *liberté* : faire ce que l'on veut, où l'on veut, quand on le veut, avec qui l'on veut. Et ne laisser de place qu'à la fête, qu'au plaisir. Car après tout, pourquoi se priver, puisque nous allons tous mourir ? Toutes les économies seraient utilisées pour se payer boissons, voyages, prostituées... En d'autres termes : profiter un maximum, selon les goûts et les couleurs de chacun !

D'autres encore, un peu moins aventureux, se morfondraient sur leur sort. Si le compte à rebours a déjà commencé, alors pourquoi vivre ? Comment profiter de l'instant présent tout en

ayant à l'esprit que la fin est imminente ? De toute façon, tout le plaisir que nous pourrions ressentir à ce moment-là ne serait que fumée, balayée par les vents du désastre qui se rapprochent rapidement. À vrai dire, ce sentiment deviendrait si fort et si oppressant que certains seraient poussés à mettre fin à leurs jours. Et puis d'un côté, je peux comprendre... Pourquoi trembler devant la tempête dévastatrice de *demain* si l'on peut se tirer une balle dans la tête *aujourd'hui* ? La vie vaut-elle vraiment la peine d'être vécue ?

Ces questions ne sont pas nouvelles, et 2012 ne marquera pas leur émergence mais leur mise à jour. Tout au long de l'histoire, beaucoup se sont torturé l'esprit sur ces dernières. D'ailleurs, Albert Camus fera du suicide le thème central d'un de ses essais, qu'il entamera par : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide.² » Face à l'absurdité de la vie, qui se limite irrémédiablement à la mort, pourquoi ne pas considérer le suicide comme la réponse ultime à cette absurdité ? Camus écartera cette solution. D'autres philosophes, en revanche, ne seront pas convaincus par l'alternative qu'il proposera. Ils iront jusqu'au bout de leurs convictions en mettant fin à leurs jours.

Avec une moyenne annuelle de 13 000 suicides en France, nous sommes l'un des pays industrialisés connaissant le plus haut taux de suicide³. En verrons-nous une vague déferler sur notre pays alors que décembre 2012 se rapproche ? Seule l'histoire nous le dira...

Je suis conscient qu'il existe bien plus d'options que simplement les trois que je viens de présenter. D'ailleurs, il est possible que vous ne vous reconnaissiez dans aucune d'elles. En tout cas, vous serez sûrement d'accord avec moi pour dire qu'une telle nouvelle bouleverserait totalement notre quotidien, non ? Nous nous lèverions chaque matin avec le profond sentiment que la manière dont nous vivons cette journée aura une grande importance. Et nous nous coucherions chaque soir en barrant la journée correspondante dans notre agenda. Une fois de plus, nous recalculerions le nombre d'aurores avant l'échéance fatidique : « J-... ». Les journées sembleraient étrangement courtes et longues à la fois, et notre état d'âme vacillerait entre la nostalgie des jours insoucians et l'appréhension des jours à venir...

De tels moments révéleraient ce que nous croyons vraiment. Nos convictions profondément enfouies ne pourraient alors plus être dissimulées. Elles reviendraient naturellement à la surface. Et c'est alors que nous verrions si les fondations sur lesquelles nous avons construit notre vie sont assez solides pour résister à la perspective tragique de ces vagues déferlantes...

Le 21 décembre 2012 n'est probablement pas la fin de notre monde. Mais imaginons que ça l'est. Seriez-vous prêt à affronter la tragédie, l'horreur, la mort ? Et comment réagiriez-vous à la faim de votre voisin s'il y avait des cataclysmes ? Chacun pour soi ? Solidaire ? Trouveriez-vous dans vos convictions et dans vos croyances les ressources nécessaires pour affronter ces événements avec sérénité, assurance et altruisme ?

2012, je connais – ou presque

Personnellement, je n'ai jamais dû faire face à une tragédie de grande ampleur. Ainsi, lorsque je parle des cataclysmes éventuels de 2012, tout ce discours me paraît bien éloigné de ma propre expérience. En revanche, je connais un homme qui a vu tout ce qui lui était cher lui être arraché sous les yeux. Cet homme, c'est mon père...

Jeune homme dans les années 70, il vit paisiblement dans un petit village cambodgien. Il jouit d'une bonne réputation en tant qu'instituteur, d'une santé de fer ainsi que de relations harmonieuses. Mais avec l'arrivée de révolutionnaires au pouvoir, tout bascule soudainement. À cause de son métier, il est considéré comme un intellectuel. Et sous le nouveau régime, tous ceux de son rang doivent périr. Mon père se retrouve donc dans un camp de travail à se faire exploiter. L'idée est simple : pourquoi l'exécuter si on peut l'obliger à travailler jusqu'à la mort ?

Mais mon père et plusieurs de ses amis ont un plan en tête. Ils se disent que s'ils restent dans le camp, ils mourront inévitablement. En revanche, s'ils tentent de s'échapper par la forêt en direction de la Thaïlande, ils auront une infime chance de survivre. Bien sûr, s'ils se font attraper, ils recevront une balle dans la tête, mais ils se doivent de tenter leur chance !

Un matin, alors que le village dort encore, ils décident de quitter le camp. À leur grande surprise, ils ne se font pas repérer. Mais la route est encore longue jusqu'au repos et la sécurité. La forêt est remplie de révolutionnaires, et leurs chances de succès bien maigres. C'est à ce moment-là que l'enfer commence pour mon père...

Quarante jours plus tard, il se retrouve seul à la frontière thaïlandaise. Tous ses amis sont morts en chemin. Ils ont connu le même sort que le million de Cambodgiens ayant perdu la vie lors du génocide. Quant à lui, il a presque perdu la tête, et il ne lui reste plus que la peau sur les os. Le voici entouré de soldats thaïlandais pointant tous une mitraillette sur lui. Et il n'a aucun moyen de leur prouver qu'il n'est pas lui-même un rebelle, car ses papiers ont tous été brûlés ! Ces soldats le menacent alors de le renvoyer dans son pays. « Tirez, allez-y, tirez, leur répond-il, je préfère mourir sur place plutôt que de retourner en enfer ! » Les autorités thaïlandaises sont perplexes devant une telle attitude. Elles décident de le mettre en prison en attendant que la situation s'éclaircisse.

Et c'est dans sa cellule sale et délabrée qu'il commence à réfléchir sur ce qu'il croit. Il a l'occasion de prendre du recul sur ce qui s'est passé les semaines précédentes. D'éducation strictement bouddhiste, face à la tragédie il se sent bien désillusionné par cette philosophie. En effet, le Bouddha a enseigné que le salut se trouve en soi. Mais quel salut mon père aurait-il pu trouver en lui-même sous une pluie de balles ? Son seul réflexe a été de cacher sa tête avec ses mains, comme si cela pouvait le protéger de l'impact... Le problème, c'est qu'il ne voit pas d'alternative au bouddhisme. C'est tout ce qu'il connaît ! Et en plus de cela, il a du mal à réfléchir le ventre vide.

Alors le voici en prison, seul, désabusé, sans réponse et affamé. À sa grande surprise, une dame américaine commence à lui apporter des repas et à lui parler du Christ. À vrai dire, il n'en a absolument rien à faire de ce Jésus. Tout ce qu'il veut, c'est bien manger, tant la nourriture pénitentiaire est infecte et frugale. Mais un jour, alors que cette dame lui parle comme à son habitude, elle lui dit quelque chose qui transformera son cœur à tout jamais. En fait, il s'agit d'une phrase toute simple : *Jésus est vivant !*

La vie de mon père ne sera plus jamais la même. Il a passé presque une trentaine d'années à vénérer un dieu mort, voire inexistant, un dieu qui ne pouvait aucunement le comprendre ni le sauver ! Il se tourne finalement vers le Dieu non seulement vivant mais également proche et rempli d'amour pour lui. Et ce Dieu ne lui promet pas la vie facile, mais lui assure d'être à ses côtés, durant cette vie et celle à venir...

En France, j'ai souvent vu des personnes mécontentes de leurs circonstances lever le poing vers Dieu. Elles lui disent à quel point il est incompetent, et qu'il devrait faire les choses autrement ! Alors imaginez simplement ce que je peux ressentir en voyant mon père chanter les louanges d'un Dieu qui a permis qu'il souffre tant.

Mon père a déjà vu les couleurs de 2012, et il n'en a pas peur. Il sait que si quelque chose devait arriver cette année-là, il serait en paix et serein. Il a trouvé cette vérité qui lui sert d'ancre aujourd'hui, et qui lui servira d'ancre jusqu'à la fin, que ce soit en 2012, en 2017 ou en 2032...

2012, un révélateur

Nous allons tous devoir quitter ce monde, tôt ou tard. Alors la question se pose : sommes-nous prêts ? Et puis que faisons-nous pour nous y préparer ?

Bien vivre, c'est avoir bien compris ce qu'est la vie. Et bien comprendre ce qu'est la vie, c'est avoir répondu au problème principal de la vie : la mort. Le philosophe français Luc Ferry ira jusqu'à dire dans son livre *Apprendre à vivre*⁴ que répondre au problème de la mort est le sujet principal (si ce n'est l'unique !) de la philosophie. Il aurait même pu aller plus loin et appeler son ouvrage *Apprendre à mourir !*

L'ennui, c'est qu'aujourd'hui, nous n'aimons pas penser à la mort. C'est un sujet tabou de notre société. Il suffit de le mentionner lors d'un repas entre amis pour tout de suite passer pour le rabat-joie de service. Nous remplissons nos vies de divertissements, en partie pour ne pas trop penser. Nous ne trouvons plus le temps pour être seuls avec nous-mêmes et simplement regarder la vérité en face.

Mais que faire face à ce constat ? Continuer à ignorer la réalité et à remplir nos vies de distractions pour tout simplement oublier ? En tout cas, une chose est certaine : acheter un bunker ne sera d'aucune utilité au final !

Le phénomène 2012 est un révélateur dans le sens où il nous rappelle que toute bonne chose a une fin, et que nous devons nous préparer à notre propre fin. Il nous lance une invitation à vivre pleinement le temps qu'il nous reste, et à réfléchir à ce qu'est une vie bien vécue.

Adolescent, j'aimais beaucoup le groupe de musique Linkin Park, en particulier leur chant *In the End*. La traduction du refrain est révélatrice : « J'ai fait tant d'efforts, je suis allé si loin, mais tout compte fait, ça n'a aucune importance. » Et ceux qui sont moins jeunes se rappelleront du tube de Noir Désir *Le vent nous portera*, avec son refrain : « le vent l'emportera, tout disparaîtra, le vent nous portera. »

Mais est-ce vrai que la manière dont nous vivons aujourd'hui n'a aucune importance ? Est-ce vrai que tout compte fait, le vent emportera tout derrière lui, en 2012 ou plus tard ?

Un homme, il y a plusieurs millénaires, a beaucoup réfléchi à ces questions. Ses contemporains l'appelaient « Le Sage ». Il est l'auteur d'une section de la Bible intitulée « l'Ecclésiaste » qui contient le fruit de ses réflexions et de ses expériences. Il était roi à une époque de grande prospérité, et contrairement à beaucoup d'entre nous, il avait beaucoup de richesses et de temps. Il pouvait alors expérimenter librement les conséquences de ses idées et aller jusqu'au fond de leurs implications.

Le refrain du livre, qui est répété des dizaines de fois, est : « vanité des vanités, tout est vanité ». Ou en des termes plus contemporains : « futilité complète, futilité complète, tout part en fumée, rien ne sert à rien, rien ne mène à rien. »

En bref, le Sage nous montre que si l'on ne considère que les choses matérielles et la vie ici-bas, alors la vie est vraiment vaine, futile, fumée. Et cela est vrai qu'il nous reste un an à vivre ou encore cinquante !

Clairement, il a vraiment tout essayé pour remplir ce vide intérieur et trouver un sens à tout cela : l'instruction intellectuelle très poussée, le plaisir sans limites, le rire sans frein, les soirées arrosées, le bon temps, le travail acharné, le succès, et la liste pourrait encore continuer.

Mais à chaque fois, il entonne le même refrain : « Vanité des vanités, tout est vanité ». Pourquoi ?

Prenons juste trois exemples pour mieux comprendre. Premièrement, le Sage a vu des hommes très instruits vivre des vies misérables, et des hommes ignorants vivre des vies glorieuses. Si ce monde est tout ce que l'on a, alors quel avantage y a-t-il à être instruit ? Deuxièmement, le Sage a vu des personnes travailler d'arrache-pied pour se monter une fortune, et soit tout perdre en une journée (crise financière ?), soit mourir avant d'avoir pu profiter de cette richesse. Si ce monde est tout ce que l'on a, alors quel avantage y a-t-il à travailler dur ? Et troisièmement, le Sage a vu et réalisé que la poursuite du plaisir sans limites n'était qu'une fuite de la réalité. Les personnes qui s'y donnaient devenaient de plus en plus superficielles, de plus en plus décalées

avec la réalité. L'homme n'étant jamais satisfait, sa quête du plaisir devient souvent une descente aux enfers...

Vous avez sûrement essayé de trouver un sens à votre vie dans l'une ou l'autre de ces choses, non ? Êtes-vous d'accord avec la conclusion du Sage ?

Le problème quand on recherche un sens à la vie en se centrant sur l'homme, ce n'est pas qu'il manque Dieu. Même Dieu, dans cette perspective, ne peut donner un sens ultime à la vie humaine. Car il ne peut se réduire à un élément ajouté à une équation, à un poids en plus sur la balance. Le problème réside dans un mauvais point de départ, comme l'affirme si bien Blaise Pascal : « Il y eut autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace vide qu'il essaie de remplir inutilement avec tout ce qui l'environne, recherchant dans les choses absentes le secours qu'il n'obtient pas dans les présentes. Or, toutes sont inadéquates, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire Dieu même.⁵ »

Il y a quelques années, je suis parti à la même quête que le Sage. Je suis finalement arrivé à la même conclusion. J'ai essayé beaucoup de choses, mais seul Dieu au centre de mon existence a pu combler ce vide dans mon cœur.

Un disciple du Christ du 1^{er} siècle nommé Paul fut tellement bouleversé par cette même découverte qu'il alla jusqu'à dire qu'il vivait sa vie pour le Christ et que la mort lui serait un gain⁶. Et loin d'être suicidaire, il avait tellement hâte d'être avec Jésus après sa mort qu'il se demandait s'il préférerait rester dans ce monde ou bien retourner auprès de Dieu.

Paul n'avait pas peur de la mort, et s'il était vivant aujourd'hui, il n'aurait pas du tout peur de 2012.

2012 peut venir, je suis prêt !

Annexe – le parcours « spi » des auteurs

Samuel Path

Je fais quoi ?

J'ai grandi dans une famille chrétienne, vivant les premières années de ma vie sans réaliser qu'il y avait un choix à faire entre deux façons de vivre. Je n'ai jamais senti de pression, car j'avais l'impression que mes camarades de classe et mes amis du quartier étaient des « gens bien », tout autant que les gens dans l'Église.

À l'âge de seize ans, j'ai commencé à sentir une tension entre la Bible et le monde, et également un vide profond dans mon cœur. J'étais prêt à beaucoup pour combler ce vide, mais je ne savais pas qui écouter dans ma quête. J'étais convaincu au plus profond de moi-même que la vie devait être plus que métro-boulot-dodo 10 000 fois... puis le néant...

J'ai essayé de combler ce vide par le sport mais l'enthousiasme a duré quelques semaines avant de s'éteindre. J'ai ensuite eu une copine mais ça n'a pas duré longtemps. Finalement, j'ai essayé de tout mettre en œuvre pour être pris dans l'une des meilleures classes préparatoires de France pour pouvoir accéder aux grandes écoles, dans le but de devenir riche, et d'avoir une « vie tranquille ». Après être devenu l'un des meilleurs élèves de ma classe, et réalisant que les portes des écoles que je voulais commençaient à s'ouvrir, le vide s'est à nouveau fait ressentir.

J'étais frustré car je pensais avoir tout essayé mais rien ne fonctionnait. Et là, je suis tombé sur des biographies de personnes chrétiennes, pour la plupart des pasteurs et des missionnaires. En lisant leurs récits, j'ai commencé à réaliser qu'ils avaient ce que je cherchais, une paix intérieure et la joie malgré les circonstances tragiques. Ils n'avaient rien pour être heureux : persécutés, rejetés par leurs proches, malades, faibles, pauvres, enchaînant tragédie sur tragédie... J'avais tout pour être heureux : santé, une famille qui m'aime, un avenir tout tracé. Pourtant, je n'avais pas ce qu'eux avaient. Je ne comprenais vraiment pas, j'étais perplexe.

Je me suis dit que pour avoir cette paix, je devais simplement imiter leur vie : lire la Bible, témoigner, m'engager dans mon église, vivre une vie droite et prier. Je suis passé du fils prodigue au grand frère du fils prodigue. Je suis devenu un extrémiste qui sacrifiait énormément pour pratiquer ce que je m'imposais. Quand j'atteignais mes objectifs, j'étais fier et rempli d'un sentiment d'auto-justification. Quand j'échouais, j'étais rempli d'une culpabilité intense. Ma vie était devenue un cauchemar...

Je me suis alors demandé pourquoi, alors que je faisais tout ce qu'il fallait, ma vie était pire qu'avant : je n'avais pas compris la grâce de Dieu. J'ai mis du temps à l'accepter et à renoncer à mon orgueil. Finalement, j'ai compris que Christ, sur la croix, avait crié : « Tout est accompli ! »

Le prix avait été payé. La colère de Dieu avait été absorbée. Tout ce que j'avais à faire était simplement de renoncer à mon orgueil, de reconnaître ma misère, et de me remettre à la grâce de ce Dieu qui pardonne...

¹ <http://blog.cozic.fr/retranscription-du-discours-de-steve-jobs-a-stanford>.

² Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Gallimard, 1942, page 17.

³ http://www.ouvertures.net/portail/l_id.asp?doc_id=147.

⁴ Luc Ferry, *Apprendre à vivre*, Plon, 2006, page 17.

⁵ Blaise Pascal, *Pensées*, Éditions Léon Brunschvicg, 1897, fragment n°425. L'e-book intégral peut être consulté à l'adresse suivante : http://www.samizdat.qc.ca/arts/lit/Pascal/Pensees_brunschvicg.pdf.

⁶ La Bible, lettre de Paul aux Philippiens, chapitre 1, verset 21.

Notes : L'espérance